

U vent du Sud, répondit le Roi des oiseaux, je te remercie, je vais envoyer mes messagers aux quatre coins du Royaume pour les informer d'une telle aubaine."

Et c'est ainsi qu'en peu de temps, toute la gent ailée fut rassemblée autour du baobab royal.

Il y eut beaucoup de volontaires, même l'autruche et le nandou désiraient participer au voyage, mais le vent qui les trouvait trop lourds et un peu stupides, refusa de les emmener.

Le dernier arrivé fut le dodo. Celui-ci était affligé de tant d'infirmités que même les oiseaux avaient du mal à l'accepter parmi eux.

En effet, le pauvre animal faisait pitié à voir. C'était un gros et lourd volatile, affublé de moignons d'ailes cotonneux, d'une ridicule touffe de plumes à la place de la queue et d'un gros bec.

Mais le plus ennuyeux était qu'il ne savait ni courir, ni nager et à peine marcher. Et il se déplaçait d'une façon si drôle que tous se moquaient de lui.

"Monsieur le vent, supplia le dodo de sa voix grêle, emmenez-moi avec ma doudou."

Tous se mirent à rire en l'entendant. Le vent qui s'appretait à refuser fut ému et eut pitié de l'oiseau.

"D'accord, je t'emmène."  
"Mille merci, Seigneur."

À l'aube, tous les voyageurs se trouvaient là avec leur famille. On pouvait y voir :

Des oiseaux bleus, des oiseaux de la vierge, des aligrettes blanches et grises, des solitaires, des bécasses et des huppés avec un bouquet blanc sur la tête, des merles et des grives, toutes sortes de perroquets et de perruches colorées, des tecs-tecs, des oiseaux blancs et des oiseaux verts ainsi que le cardinal rouge feu.

Pour les rivières, le vent avait choisi les canards, et poules d'eau, des butors au grand gosier, quelques flamands roses et des hérons cendrés.

Le vent mit tous ces oiseaux dans un grand sac et les emporta. En passant sur Madagascar, des ramières et des tourterelles voulurent les accompagner dans leur voyage ainsi que des serins,

des becros-roses et des coulis.

Muri de son précieux sac, le vent arriva bientôt en vue de l'île. Dans un grand bruit d'ailes, il laissa échapper les oiseaux qui senvolèrent vers les forêts et les rivières. Il posa doucement la famille dodo dans les fourrés.

A leur grande déception, les oiseaux ne trouvèrent aucune trace du trésor. Mais ils furent bien obligés de s'accoutumer à leur nouvelle terre. Le vent, en effet, refusa tout net de les ramener en Afrique et s'amusa de leur déconvenue.

Ce soir-là, quand le soleil se coucha, le vent heureux, glissant au milieu des vallées entendit le roucoulement des tourterelles, les prières de l'oiseau de la vierge et les mille gazouillis du crépuscule. Le lendemain matin, le tecs-tec le réveilla.

Alors le vent se sentit enfin totalement heureux et l'île mère tout à fait heureuse.

Des jours, des années, des siècles passèrent...

Des tortues vinrent s'installer sur l'île. Quelques voiliers de passage y déposèrent cabris et cochons. Les oiseaux de mer découvrirent l'île et s'installèrent avec leur famille dans les falaises.

Sur les cartes, l'île prit le nom de Dina Morgabin, Santa Apollonia, Islas Mascarenhas, Mascarin, Mascareigne.

Mais un jour de l'année 1642, des hommes qui s'arrêtaient là pour faire des vivres et de l'eau, à leur tour découvrirent l'île.

Ils aperçurent au loin ses hauts sommets et le vert émeraude de ses forêts. Trappa leurs yeux lassés par le bleu de l'océan. En reprenant la mer, le capitaine écrivit, émerveillé :

"J'en ai point de nom à donner à l'île Mascareigne qui lui convienne mieux que celui de paradis terrestre. Son climat est sain et l'air salubre, que les malades qu'on y débarque, y recouvrent la santé dès qu'ils l'ont respiré. Il n'y a aucune bête venimeuse, ni autre qui

puisse nuire à l'homme. Elle est fertile. Toutes sortes de légumes qui y viennent en abondance et toutes ces choses y sont d'un merveilleux goût."

L'île devint île Bourbon et les hommes s'y établirent. Dodos et solitaires furent dévorés. Il n'en resta pas la moindre trace. Les bois de couleur prirent le chemin de l'Europe...

Auteure : Isabelle Hoarau  
Contes de la Réunion